

MITSUYO KAKUTA

La Cigale
du huitième jour

roman traduit du japonais
par Isabelle Sakai

ACTES SUD

CHAPITRE 0

Elle saisit la poignée de la porte. Elle était glacée. Il lui sembla que ce contact lui indiquait que tout retour en arrière serait impossible.

Kiwako savait que les jours de semaine, à partir de huit heures dix du matin, pendant environ vingt minutes, la porte de cet appartement n'était pas fermée à clé. Elle savait qu'à part un nourrisson laissé seul, il n'y avait plus personne à l'intérieur. Un instant auparavant, cachée dans l'ombre d'un distributeur automatique, elle avait vu le couple sortir de l'appartement. Sans hésiter, elle tourna cette poignée glacée.

Elle ouvrit la porte et une odeur de pain grillé, d'huile, de poudre de riz, d'adouçissant pour le linge, de nicotine et de torchon humide la submergea, tempérant le froid de l'extérieur. Elle se glissa dans l'appartement. Alors que tout ici lui était étranger, elle trouvait curieux de s'y mouvoir avec autant d'aisance, comme si elle se trouvait chez elle. Elle était pourtant loin de se sentir sereine. Son cœur palpitait, faisant frémir son corps, ses mains et ses jambes tremblaient tandis qu'elle ressentait au fond de son crâne de douloureuses pulsations.

Debout dans l'entrée, Kiwako porta son regard vers le fusuma* hermétiquement fermé, au fond de la cuisine. Elle fixa le panneau jauni dans les coins et aux couleurs défraîchies.

Elle n'avait pas d'intention particulière. Elle voulait juste voir. Juste voir l'enfant de cet homme. C'est tout. Et tout serait fini. Le lendemain, ou non, l'après-midi même, elle irait acheter de nouveaux meubles et chercher du travail. Elle allait tout oublier et recommencer une nouvelle vie, se répétait-elle en boucle en se déchaussant. Réprimant l'envie de courir et d'ouvrir le fusuma d'un coup, elle se contenta d'embrasser la cuisine du regard. Au milieu se trouvait une petite table ronde. Sur celle-ci, pêle-mêle, des assiettes avec des miettes, un paquet de pain de mie, un cendrier plein de mégots, de la margarine, des épluchures de mandarines. Sur le plan de travail près de l'évier, une bouilloire, une boîte de lait en poudre et des canettes de bière aplaties. Devant ce spectacle de vie quotidienne aussi crûment exposé, Kiwako eut presque le souffle coupé.

C'est alors que de l'autre côté de la cloison, comme pour demander ce qui se passait, de faibles pleurs se firent entendre. Kiwako sursauta et se figea. Son regard fut à nouveau attiré par le fusuma. Elle avança pas à pas sur le linoléum froid. Elle s'arrêta devant le panneau du fusuma qu'elle ouvrit d'un coup. Une chaleur moite se répandit hors de la pièce en même temps que les pleurs ininterrompus du bébé.

Dans la pièce de style japonais les futons étaient restés en désordre. Les couettes retournées, les couvertures

* Panneau coulissant servant à délimiter les pièces d'une maison.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

en boule. Au-delà des deux futons, un lit de bébé. Sous les rayons du soleil à travers les rideaux de dentelle, le lit blanc semblait scintiller. Au pied du lit, un radiateur électrique diffusait une lumière rouge. Kiwako s'approcha du petit lit en marchant sur les futons. L'enfant pleurait en gigotant. La petite voix se faisait de plus en plus forte. Sa sucette était tombée près de son oreiller. L'extrémité de celle-ci, humide de salive, brillait.

Un bruit métallique résonna dans la tête de Kiwako. Il s'amplifia en même temps que les pleurs du nourrisson. Les deux sons se mêlèrent et Kiwako eut la sensation que les vagissements de l'enfant venaient de son propre corps.

Tous les matins en semaine, la femme accompagnait son mari en voiture jusqu'à la gare. Elle n'emmenait jamais l'enfant. Kiwako pensait que le bébé dormait et que sa mère sortait, le laissant endormi. La femme revenait quinze ou vingt minutes plus tard. Kiwako voulait simplement regarder l'enfant dormir paisiblement. Elle pensait que le voir une fois l'aiderait à se résigner définitivement. Elle serait repartie à pas feutrés pour ne pas le réveiller.

À présent le bébé pleurait dans son petit lit, le visage rouge. Kiwako tendit la main avec précaution comme si elle s'apprêtait à toucher un explosif. À l'instant où elle allait soulever l'enfant, il leva les yeux vers elle en faisant la moue. Il la regardait de ses yeux parfaitement limpides. Ses cils étaient mouillés. Des larmes s'écoulaient vers sa tempe, au-dessus de l'oreille. Les yeux encore baignés de larmes, l'enfant sourit. Il sourit vraiment. Kiwako s'immobilisa, comme pétrifiée.

Elle pensa sans raison : Je connais cet enfant et cet enfant me connaît. Lorsqu'elle approcha son visage au point d'en voir le reflet dans les yeux du bébé, il

sourit de plus belle. Il se tortillait en gigotant, un filet de salive coulait du coin de sa bouche. La petite couverture roulée à ses pieds tomba. Ses pieds nus, incroyablement petits, apparurent. Une plante des pieds toute blanche qui n'avait jamais encore foulé le sol, des ongles minuscules. Kiwako serra l'enfant sur son cœur. Elle enfouit son visage dans les cheveux vaporeux du bébé en inspirant profondément.

C'était doux. C'était chaud. De ce petit corps si souple qu'il en semblait si fragile émanait pourtant une robustesse inébranlable. Si frêle et si fort. Une petite main effleura la joue de Kiwako. Un contact humide et chaud. Kiwako se dit qu'elle ne devait pas le laisser. Moi je ne te laisserai jamais tout seul, comme ça. Je vais te protéger. De tous les ennuis, de toutes les tristesses, de la solitude, de l'inquiétude et de la peur, je te protégerai. Kiwako était incapable de réfléchir. Elle continua à murmurer, comme une incantation. Je te protégerai, je te protégerai, je te protégerai. Toujours.

Dans ses bras, le nourrisson continuait à lui adresser un sourire espiègle. Lui offrant reconnaissance, consolation et pardon.

CHAPITRE I

3 février 1985.

L'enfant dans mes bras, bien serré dans les pans de mon manteau, je me suis mise à courir à perdre haleine. Alors que je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais, j'ai eu la présence d'esprit de me dire qu'en me dirigeant vers la gare, je risquais de tomber sur la mère de l'enfant, si bien que mes jambes me portèrent dans la direction opposée. Apercevant un panneau de signalisation indiquant la direction de la route nationale Koshu-kaido, je me suis précipitée. Dès que j'ai vu un taxi libre, j'ai aussitôt levé la main.

Installée à l'arrière de la voiture je me suis rendu compte que je ne savais pas où aller. Je voyais seulement les yeux du chauffeur dans le rétroviseur.

— Au parc de Koganei, s'il vous plaît.

Le taxi a démarré. Je me suis retournée pour voir ce quartier inconnu s'éloigner lentement. Le bébé, enfoui dans mon manteau, a commencé à geindre doucement. Sois sage. Ces mots étaient sortis spontanément et j'en ai été surprise. Allons, sois sage, ai-je répété en lui caressant le dos.

La route était encombrée et le taxi n'avancait pas. Le bébé, qui un instant auparavant pleurnichait, avait

maintenant son pouce dans la bouche et commençait à somnoler. Il a ouvert les yeux, soudain éveillé, et a semblé laisser échapper un léger sanglot pour se rendormir aussitôt, paupières mi-closes. Les pensées se bousculaient dans ma tête. Il fallait acheter des couches. Du lait. Décider d'un endroit où dormir le soir. Les pensées tourbillonnaient dans ma tête.

Que vais-je faire ? Et maintenant, que faire ? Plus je réfléchissais plus le sommeil me gagnait. Comme l'enfant, plusieurs fois, j'ai somnolé puis me suis éveillée en sursaut au contact sur mon nez de sa chevelure douce, j'ai ouvert les yeux et j'ai serré sur mon cœur le bébé qui sentait le lait.

— L'entrée du parc, ça ira ? a dit le chauffeur d'un ton bourru, j'ai regardé dehors.

— Tournez à droite au prochain carrefour, lui ai-je indiqué sans réfléchir.

Se rendre dans un parc à une heure aussi matinale pouvait éveiller les soupçons. Il était plus judicieux de descendre dans les parages d'un quartier résidentiel.

— À la prochaine rue, laissez-moi devant la maison là-bas, ai-je dit, comme s'il s'agissait de ma destination et j'ai réglé la course. J'ai pris ma monnaie, ai remercié en souriant et suis descendue du taxi. Étonnée d'avoir pu esquisser un sourire.

J'ai attendu que le taxi ait disparu pour faire demi-tour. J'ai longé la route nationale, cherchant une boutique ouverte. J'ai tourné à un carrefour portant l'indication "Sekinobashi". Il y avait bien quelques boutiques mais toutes étaient encore fermées. J'ai marché un peu plus et suis retournée au parc. J'ignorais pourquoi j'avais indiqué le parc Koganei au chauffeur du taxi. Peut-être parce que j'y étais venue autrefois

avec cet homme. Le parc à cette heure matinale était peu fréquenté. Seulement un jogger en survêtement et une femme qui promenait son chien. Je me suis assise sur un banc près de l'entrée et j'ai regardé l'enfant endormi. De sa bouche légèrement entrouverte, un trait de salive translucide s'écoulait lentement. Je l'ai essuyé de mon doigt.

Ce que je devais faire tout d'abord. Choisir le prénom, oui, le prénom.

Kaoru. C'est ce qui m'est d'abord venu à l'esprit. Le prénom que nous avons choisi. Nous avons sélectionné plusieurs prénoms avec une jolie sonorité convenant à une fille ou un garçon et nous avons opté pour Kaoru.

Kaoru, ai-je dit au bébé endormi. Sa joue a eu un tressaillement. L'enfant savait qu'on lui parlait.

Kaoru, Kaoru-chan, ai-je répété joyeusement.

Il n'était pas loin de dix heures lorsque je suis sortie du parc. J'ai refait le chemin en sens inverse et suis entrée dans une pharmacie. Je suis restée devant le rayon des couches jetables, des lingettes et du lait en poudre. Il y avait bien du lait et des biberons, mais je ne savais même pas comment préparer un biberon. Je me suis accroupie devant le rayonnage et me suis mise à lire les indications sur une boîte de lait, le bébé a commencé à remuer puis s'est mis à pleurer d'une voix fluette. Je me suis levée précipitamment et l'ai bercée doucement. Je lui ai tapoté le dos, l'ai caressé et lui ai parlé à voix basse en le regardant. Ça va aller, ce n'est rien, Kaoru-chan. Loin de s'apaiser, ses pleurs se sont amplifiés.

— Que se passe-t-il ? C'est pour le lait ? m'a demandé une femme en tablier derrière moi en scrutant Kaoru.

— Une amie m’a demandé de garder son bébé mais elle est partie sans rien m’expliquer pour les couches et les biberons, ai-je dit aussitôt.

La femme m’a lancé un regard étonné, a pris une boîte de lait et un biberon en disant “Lequel voulez-vous, ça ira celui-ci ?”, elle s’est dirigée vers le fond de la pharmacie. Au milieu de l’officine vieillotte, je regardais les tubes de pommade contre les piqûres d’insectes recouverts de poussière tout en caressant le dos de Kaoru qui continuait de pleurer. J’avais la tête embrumée par ces pleurs incessants. Au fait, qu’avais-je l’intention de faire au juste ?...

— Les jeunes de maintenant, tout de même, a dit la femme, réapparaissant du fond de la pharmacie un biberon de lait à la main. Ils pensent d’abord à s’amuser, c’était dans les journaux l’autre jour, des parents qui ont frappé leur enfant à mort, à mon époque ça ne serait jamais arrivé, une chose pareille, a-t-elle ajouté d’une voix plutôt forte pour un monologue et elle m’a pris le bébé... Oh oui ! On avait faim, n’est-ce pas ? a-t-elle dit d’une voix douce avant de lui présenter le biberon.

Le bébé en pleurs a secoué la tête plusieurs fois comme pour repousser le biberon mais a enfin pris la tétine et, les yeux ouverts, s’est mis à boire le lait.

— Vous le gardez toute la journée ? La quantité de lait est indiquée ici, il faut lui donner toutes les trois ou quatre heures, c’est ça, environ quatre fois par jour, sans oublier de lui faire faire son rot... Oh là là, mais vous faites la même tête que le bébé !

À la plaisanterie de la femme, je me suis rendu compte que je fixais Kaoru d’un regard pénétrant et me suis empressée de sourire. Après avoir payé j’ai remercié la femme et suis sortie de la pharmacie.

Portant l'enfant, le sac en plastique plein accroché au bras, je me suis dirigée vers le parc, m'arrêtant plusieurs fois pour changer le sac de bras. Je suis entrée dans les toilettes publiques mais il n'y avait pas de table à langer. Je me suis donc résignée à chercher un banc libre, y ai allongé Kaoru pour défaire doucement sa couche qui était trempée. J'ai essuyé soigneusement sa peau douce avec une lingette avant de lui mettre une couche propre.

Donner le biberon, changer les couches, je l'avais répété dans ma tête tant de fois. J'avais donné le sein à une Kaoru imaginaire, j'avais changé ses couches, lui avais donné son bain, je l'avais couchée, bercée.

Je m'étais déjà occupée d'un bébé. Lorsque Yasue Niikawa, une amie de l'université, avait eu sa fille, je m'en étais occupée chaque fois que j'étais allée la voir. J'avais changé ses couches, lui avais donné le biberon, je l'avais couchée et l'avais bercée dans mes bras. Tout en gardant le souvenir de ce contact, j'avais toujours pris soin de ma Kaoru imaginaire. Je devais donc y arriver sans problème, la couche que j'avais mise avec soin bâillait pourtant en haut des cuisses et j'ai dû décoller les bandes adhésives pour les ajuster à nouveau.

Yasue.

J'ai levé la tête. Un ciel d'hiver sans nuages s'étendait au-dessus de moi. Mais oui. Yasue. Il y avait Yasue.

Bien entendu il n'en était rien, mais avec le sentiment que tout se résolvait d'un coup, j'ai soulevé le bébé. Je l'ai porté haut à bout de bras et il a fait entendre de petits éclats de rire. Il a frotté ses petits pieds l'un contre l'autre et je les ai posés sur mon visage. Ils étaient glacés.

Kaoru. Ma Kaoru. Ça va aller maintenant. Ne t'en fais pas. Je lui parlais. Comme si elle me comprenait, elle me regardait, souriante, en suçant son pouce.

J'ai pris un autobus devant le parc jusqu'à la gare de la ligne centrale pour me diriger vers Shinjuku. Dans un grand magasin de Shinjuku j'ai acheté un porte-bébé et un burnous, une combinaison et des sous-vêtements et à un autre étage un sac de voyage et me suis rendue aux toilettes. J'ai changé Kaoru et j'ai mis mes achats dans le sac.

J'ai téléphoné à Yasue depuis un téléphone public au pied du grand magasin.

— Depuis le temps ! a fait Yasue d'une drôle de voix, je lui ai demandé si je pouvais lui rendre visite. Mais oui, viens ! Tu es où, là ? m'a-t-elle répondu d'une voix enjouée.

— Eh bien, en fait, je ne suis pas seule, ai-je dit en essayant d'avoir une voix tout aussi joyeuse.

— C'est-à-dire ?

— Yasue, ne sois pas surprise. Je suis mère maintenant. Je suis devenue maman !

— Quoi ? C'est vrai ? Depuis quand ? Bien sûr que c'est une surprise ! Tu ne m'as rien dit... et quand, quand as-tu accouché ? Non, c'est vrai ?

— Désolée, je n'ai plus de pièces de dix yens. Je t'expliquerai après, je prends le train tout de suite.

Interrompant Yasue qui répétait ses questions d'une voix haut perchée, j'ai raccroché.

J'ai pris la ligne Sobu. Kaoru était de bonne humeur et ne cessait de sourire en tendant le bras vers le jeune homme assis à nos côtés. L'homme semblait ennuyé et je devais retenir chaque fois le bras potelé de Kaoru. De ses petits doigts elle serrait alors fermement ma main et levait vers moi un visage ébahi.

Nous sommes descendues à la station de Motoyawata et pendant le trajet jusqu'à la résidence de Yasue, j'ai répété plusieurs fois ce que je devais dire. Je me persuadais que tout irait bien. J'avais rendu visite à Yasue pour la dernière fois juste avant d'arrêter de travailler, cela faisait donc un an. La rue qui longeait la voie ferrée à partir de la gare était plus animée que dans mon souvenir. Pharmacie, magasin de location de disques, fleuriste, restaurant familial.

Yasue attendait devant l'immeuble. En me voyant, elle a agité la main et s'est approchée en courant pour voir Kaoru. Ouah ! Comme elle est mignonne ! Dire que tu es sa mère ! s'est-elle exclamée d'une voix haut perchée avant de prendre Kaoru dans ses bras avec beaucoup plus d'assurance que moi. Kaoru a eu une grimace, hésitant à pleurer. La bouche ouverte, elle a émis l'amorce d'un sanglot mais s'est figée avec la même expression pour fixer Yasue de ses yeux limpides.

— Et Miki-chan ? ai-je demandé.

— Elle est chez sa grand-mère, répondit Yasue.

La mère de Yasue qui autrefois habitait seule à Yokohama avait emménagé dans un lotissement non loin de chez sa fille.

— De temps en temps elle me la garde. Je n'ai même pas besoin de lui demander, elle vient d'elle-même chercher sa petite-fille, a-t-elle ajouté en riant. Dis, comment tu t'appelles ? Tu es une petite fille, non ? a-t-elle demandé en scrutant le visage de Kaoru.

— Moi, c'est Kaoru. Bonjour, ai-je dit en prenant une voix enfantine.

Yasue s'est mise à rire et Kaoru a eu un sourire aussi. Je me suis sentie soulagée. J'avais eu raison de venir la voir.

Dans un immeuble de huit étages, l'appartement de Yasue, situé au cinquième, s'était rempli depuis ma dernière visite et donnait une impression de bric-à-brac. Dans la pièce de style japonais, le fusuma était griffonné, des livres d'images et une maison de poupée jonchaient le sol.

— Quand on a acheté, c'était tout neuf mais cela fait déjà cinq ans. Je dis à mon mari d'arrêter de fumer, mais rien à faire. Quant à Miki elle est dans sa période "génie de la fresque", a dit Yasue en riant, comme si elle avait lu dans mes pensées tandis qu'elle alignait les chaussons dans l'entrée.

— Yasue, j'ai besoin que tu m'aides, ai-je dit, assise sur le canapé.

— Que je t'aide, comment ça ? m'a-t-elle demandé d'un ton nonchalant tout en préparant du thé dans la cuisine.

J'ai inspiré profondément avant de continuer.

— Cette enfant n'est pas à moi. J'ai eu une relation avec un homme... et c'est sa fille. On vit ensemble. Enfin, on vivait ensemble jusqu'à maintenant. Sa femme a connu quelqu'un et l'a quitté en laissant la petite. Il est venu habiter chez moi avec Kaoru mais le divorce n'est pas encore prononcé, nous avons l'intention de nous marier une fois que tout serait réglé. Mais, il frappe la petite. Il boit de plus en plus, alors... alors je me suis enfuie. Et j'ai l'intention de continuer à fuir. Dis, Yasue, je ne te causerai pas d'ennuis. Aide-moi.

J'avais parlé d'une seule traite. Yasue, sortie de la cuisine avec les tasses de thé à la main, absorbée par mon récit, oubliait de les poser sur la table basse. Dans le salon silencieux on entendait les gazouillis de Kaoru.

— Dis-moi Kiwa-chan, ton compagnon, est-ce que

ce serait ce..., a-t-elle dit, légèrement gênée, posant enfin les tasses sur la table.

— Mais non, pas du tout ! Un type pareil, il y a longtemps que je l'ai quitté.

Les souvenirs me revenaient. Comme lorsque nous étions étudiantes, j'avais raconté à Yasue tout le déroulement de l'histoire. Au fur et à mesure nos conversations au téléphone s'éternisaient, le contenu devenait de plus en plus pesant. À cette époque sa fille devait avoir deux ans. Alors qu'elle devait être fatiguée de ses activités de mère de famille, Yasue m'écoutait toujours jusqu'au bout. Mais à la fin elle m'avait dit "Arrête !" : " Je ne peux plus entendre ça. Si c'est pour parler de lui, ne m'appelle plus", m'avait-elle déclaré, cinglante, elle d'ordinaire si calme. Il était clair qu'elle avait dit cela pour mon bien et non parce qu'elle était fatiguée, je l'ai compris plus tard.

— Ah bon, heureusement. C'était vraiment un sale type. Mais comment fuir, Kiwa-chan, c'est impossible. Quand il est à jeun, vous pouvez discuter, n'est-ce pas ? Je pense que vous pouvez en parler et régler le problème.

J'ai fixé Yasue. Elle avait sa propre opinion et essayait de la transmettre sans louvoyer.

— Tu me dis que tu t'es enfuie parce qu'il boit et qu'il frappe la petite, mais tu as l'intention de séparer l'enfant de son père définitivement ? Je crois que ce serait encore plus néfaste pour cette pauvre petite.

Un souvenir m'est revenu à l'esprit, lorsque nous étions étudiantes, un de nos professeurs faisait cours en fumant et un jour Yasue s'était levée pour protester. Elle avait toujours raison. Finalement le professeur en question avait cessé de fumer, du moins dans notre classe.